Estelle Lequette

Juste une étincelle d'espoir

roman

UN ROMAN LUMINEUX
ET ÉMOUVANT !

E.Azannadje
Éditions

Estelle Lequette

Juste une étincelle d'espoir

© Estelle Lequette, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-2734-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, cette guerrière

À mon père, cet aventurier

« On croit connaître les gens avec qui on vit jusqu'au jour où survient un événement qui nous les montre autres que nous les avons vus. »

Marcel Proust

Chapitre 1
Julia

Vendredi 22 février 2019

Je suis atteinte d'un TOM : un trouble obsessionnel des mots. Cela signifie que certaines de mes pensées résonnent dans ma tête avec insistance. En ce moment, c'est l'adverbe « trop » qui me hante l'esprit. D'ailleurs, à cet instant précis j'ai peur de basculer dans la dispute de « trop ».

J'ai été très naïve de croire que Léa pouvait me concocter sans arrière-pensée un si délicieux petit-déjeuner. J'aurais dû me douter que cet acte était intéressé.

Je capitule devant tant d'obstination afin d'apaiser les tensions :

— D'accord, d'accord, tu peux aller dormir chez Margot…

— Merci Mam's, promis demain on ne se réveillera pas trop tard pour réviser le bac blanc.

— La prochaine fois, est-ce que tu pourrais éviter de me prévenir au dernier moment de tes escapades, juste dix minutes avant que je ne parte au travail ? Bon, je file sinon je vais être en retard. Tu pourras donner des croquettes à Pierrot s'il te plaît ? À demain ma fille.

Je me lève, dépose un baiser sur le front de Léa et me dirige vers la sortie, mais je me fige à un mètre de la porte, incapable de quitter l'appartement : un autre trouble m'en empêche. Il est apparu il y a cinq ans. À l'époque, je venais de perdre mon poste de directrice des ressources humaines d'un grand groupe de cosmétique, à la suite d'un licenciement économique. Du jour au lendemain, je me suis retrouvée seule à la maison, passant mes journées à faire les cent pas entre mon canapé et mon frigo. Ce nouveau rythme de vie me laissait le temps de m'attacher à des choses qui n'avaient auparavant aucune importance à mes yeux. Je commençais à me focaliser sur l'intérêt que me portait mon entourage : leur nombre d'appels, de SMS et de mails quotidiens. Je dressais des bilans hebdomadaires. Ainsi, j'en étais venue à faire une fixation sur mon frère, Pierre.

Je constatais qu'il ne prenait jamais de mes nouvelles et que la plupart du temps, j'étais à l'origine de nos rencontres. J'assimilais ses inactions à une preuve de désamour. Secrètement, je lui en voulais. Pendant près d'un an, je ne l'ai pas contacté. J'étais trop occupée à ruminer. J'attendais qu'il remarque que je ne me manifestais plus et qu'il revienne vers moi. Ma mère a mis fin à nos querelles de fratrie en m'annonçant le décès de mon frère, victime d'un grave accident de moto. Ce jour-là, mon monde s'est effondré. La blessure est encore profonde. Les années passent, mais la douleur de ne pas avoir profité de sa dernière année de vie est vive. Depuis ces événements, quand je quitte quelqu'un que j'aime, j'ai besoin d'être rassurée, de savoir qu'il n'y a pas de rancœur ou de tension entre nous, juste au cas où… C'est plus fort que moi.

Je sens que Léa m'observe et je n'ose pas me retourner. Elle sait que je ne partirai pas sans avoir prononcé ces mots qui adoucissent chacune de nos disputes :

— Sans rancune ?

— Mais oui sans rancune maman, tu peux y aller…

— Ok j'y vais.

Soulagée, je me déleste d'une charge imaginaire et retrouve ma liberté. J'enfile ma veste, saisis mon sac à main et claque la porte. Du premier étage, je distingue les voix dans le hall d'entrée de l'immeuble, de madame Boudin, ma voisine et de madame Marquez, notre gardienne. Afin d'éviter un face-à-face avec madame Boudin, qui porte à merveille son nom, j'attends quelques minutes sur le palier. Les bavardages cessent. J'entends une porte se fermer et l'ascenseur remonter. J'en déduis que madame Marquez est rentrée chez elle et que madame Boudin ne devrait pas tarder à atteindre l'étage. Je m'empresse de me faufiler dans les escaliers.

Une fois dehors, une pluie diluvienne me surprend. Les cinq minutes de marche pour me rendre au travail me semblent interminables. J'arrive trempée au bureau. Brigitte, l'hôtesse d'accueil, me salue brièvement et me précise que le candidat pour le poste de commercial m'attend en salle de réunion. Je passe rapidement aux toilettes afin de vérifier si je suis présentable. Je m'essuie le visage et me remaquille légèrement, pour camoufler les ravages de l'averse qui s'est acharnée sur moi malgré un sprint en hauts talons. Mes boucles brunes ont disparu, laissant place à une chevelure informe. Seule ma tenue, un tailleur

jupe, a été épargnée grâce à la longue veste que je portais par-dessus. J'ai froid aux pieds, mais je n'ai pas le temps de me réchauffer. Je file à mon rendez-vous.

J'entre dans la salle et découvre un jeune homme d'une vingtaine d'années, blond et filiforme, vêtu d'un élégant costume sombre. Il se lève dès qu'il m'aperçoit. Je vais à sa rencontre et lui tends la main pour le saluer.

— Bonjour, Julia Pradier, chargée de recrutement.

— Enchanté Madame, Hugo Robert.

Nous nous installons l'un en face de l'autre, séparés par la grande table de réunion. Je souris afin de le mettre à l'aise. Je me souviens qu'à son âge, la peur me nouait le ventre plusieurs heures avant et pendant l'entretien. Mon manque d'aplomb m'empêchait de donner la meilleure réponse possible aux recruteurs et j'y repensais longuement une fois rentrée chez moi.

Je commence le rendez-vous par une présentation de l'activité de l'entreprise. Cela fait quatre ans que je répète inlassablement le même laïus pour donner envie aux candidats de nous rejoindre : « *Voyage Zen* est une agence de voyages d'affaires moderne au concept innovant et unique en France. Nous proposons à une clientèle de professionnels des séjours sur mesure autour de la thématique du bien-être. Durant leurs séjours, les participants peuvent profiter d'ateliers de relaxation, de méditation, de cours de Pilates, de yoga, de séances de massage et de soins du corps.

Ils ont aussi accès à des conférences traitant de la Zénitude.

Nous existons depuis plus de vingt ans et travaillons principalement avec des entreprises cotées en bourse. Nous sommes plus de dix mille collaborateurs dans le monde, mais seulement une centaine ici au siège social à Paris. Je vous reçois aujourd'hui car comme vous avez pu le constater, notre service commercial souhaite renforcer ses équipes. »

J'enchaîne sur une présentation des missions du poste proposé. Au bout de quelques minutes de monologue, je laisse enfin la parole à Hugo. Il décrit son parcours avec une certaine assurance et valorise son statut de major de promotion lors de ses études dans une grande école de commerce. Je me rends rapidement compte qu'il sait se vendre et que son profil correspond à mes

attentes. Je suis persuadée que son aisance relationnelle lui permettra de réussir dans le poste. Nous échangeons sur ses expériences professionnelles, ce sont essentiellement des stages. Je poursuis notre conversation sur ses centres d'intérêt. J'apprends qu'Hugo est membre d'un club de water-polo. Une étincelle s'allume dans ses yeux lorsqu'il en parle et alors qu'il était jusque-là dans une parfaite maîtrise de sa gestuelle et de ses mots, il se dévoile un peu plus. C'est le moment que je préfère lors des entretiens de recrutement, quand les masques tombent. Soudainement, Hugo semble avoir pris conscience de son emballement et se reprend. Il se racle la gorge, se replace sur sa chaise le dos bien droit et baisse le ton de sa voix. Nous abordons le dernier point : ses prétentions salariales.

Avec un certain aplomb, il me lance :

— Entre quarante-huit mille et cinquante mille euros brut, prime comprise.

Soit mon salaire à quarante-cinq ans, après quelques années de bons et loyaux services dans cette entreprise.

Il poursuit :

— Ce sont les prix du marché pour un profil comme le mien.

Je me retiens de lui préciser que c'est exact dans le monde du travail en théorie. Dans ce monde merveilleux, les travailleurs les plus impliqués et performants sont récompensés et obtiennent des augmentations conséquentes. Dans la vie réelle, les choses sont plus complexes. Je ne dirai rien pour ne pas briser la candeur de ce jeune diplômé.

La fin de ce rendez-vous me laisse un goût amer. J'ai le sentiment d'avoir perdu mon temps. Le sourire crispé, je me sépare d'Hugo en lui promettant de lui donner des nouvelles rapidement.

10 h 20, il me reste dix minutes avant le prochain entretien. Je rejoins mon bureau que je partage avec Laurence, mon amie, la chargée de recrutement du pôle bien-être et Béatrice l'assistante des ressources humaines qui gère la présélection des candidats. J'ouvre la porte et lance un « bonjour ! ».

Laurence me répond et Béatrice feint de n'avoir rien entendu, comme d'habitude.

Je m’approche d’elle en essayant de garder mon calme.

— Béatrice, est-ce que tu as cinq minutes à m’accorder s’il te plaît ?

— Là maintenant ? Je ne sais pas si ça se voit, mais je suis un peu occupée, réplique-t-elle sèchement sans décoller les yeux de son écran.

Laurence me fixe et secoue la tête. Je l’ignore et me concentre sur Béatrice, ma cible.

— Ne t’inquiète pas, je n’en ai pas pour longtemps : ça rime à quoi l’entretien que tu m’as calé ce matin ? Tu lui avais bien demandé ses prétentions salariales, non ?

Béatrice ne détourne pas le regard de son ordinateur et rétorque :

— Tu as l’air tendu, tu n’aurais pas oublié de prendre tes cachetons ?

Je sens la phrase de « trop » pointer son nez et les veines de mon visage gonfler.

— Écoute, dis-je excédée par la situation, si c’est trop compliqué pour toi de comprendre une fourchette de salaire, ce n’est pas la peine que tu gères la présélection des candidats. Je me débrouillerai toute seule, au moins je suis sûre de ne pas perdre mon temps !

— Oh là là, faut te calmer… alors, pour ta gouverne, sache que cela fait plus de dix ans que je suis dans cette boîte et que jamais personne ne s’est permis de remettre mon travail en cause et ce n’est pas aujourd’hui que ça va commencer. Bon, sur ce, je vais prendre l’air.

Toujours sans me regarder, elle se lève et se dirige vers la porte. Je la devance et me tiens face à elle pour lui bloquer le passage. Je me retiens pour ne pas l’insulter. Avec un effort immense, j’arrive à garder mon sang-froid.

— Tu ne vas pas partir comme ça ?

— Décidément, tu es complètement tarée ma pauvre fille ! vocifère Béatrice.

Laurence intervient :

— Laisse-la sortir, Julia.

Je reprends mes esprits et m’exécute, Béatrice quitte la pièce. La déception se